

Complexité

par Ṭāhā Ḥusayn

C'est bien cela — ce mal étrange — qui afflige les nations colonisatrices depuis que la Première Guerre mondiale a éveillé les peuples soumis à leur droit de vivre libres et dignes, et les a poussés à revendiquer ce droit, à le poursuivre par tous les moyens.

Les puissances coloniales ont vu dans cet éveil une sorte de défi à leur force et à leur orgueil. Elles venaient à peine de triompher d'une grande puissance qui les avait menacées d'un péril immense, et ne pouvaient se résoudre à céder de bon gré aux exigences de nations plus faibles. Car une telle concession eût signifié la perte de nombreux avantages. Et elles ne pouvaient non plus faire confiance, aisément, aux forces nouvelles qui commençaient à s'affirmer dans les pays d'Orient qu'elles dominaient. Il n'est jamais facile — ni agréable — pour ceux qui ont vaincu les forts d'imaginer qu'ils pourraient un jour être vaincus par les faibles. C'est ainsi qu'est née cette étrange *complexité* : un enchevêtrement d'orgueil, de suffisance et de sentiment de supériorité qui s'est enraciné dans le cœur de ces vainqueurs, précisément au moment où les peuples subjugués commençaient à réclamer leur indépendance.

De là sont venues toutes les turbulences qui ont bouleversé les nations éveillées de l'Orient entre les deux guerres. Et la complexité ne fit que s'aggraver, se durcir encore, pendant la Seconde Guerre mondiale, lorsque l'Allemagne déferla sur l'Europe occidentale et que l'Empire britannique se trouva en détresse. La Grande-Bretagne fut alors contrainte de se concilier les peuples d'Orient qu'elle gouvernait, tant pour assurer leur fidélité que pour obtenir leur aide dans l'épreuve.

Les promesses furent alors innombrables. Les belles paroles, les nobles espoirs se succédèrent sans fin. Les peuples d'Orient — soumis en tout ou en partie à la domination britannique — crurent qu'ils obtiendraient leur pleine indépendance une fois la tempête passée.

Winston Churchill, Premier ministre de Grande-Bretagne, se montra alors d'une douceur inattendue, plein de tact et de courtoisie lorsqu'il s'adressait à ces peuples ou parlait d'eux. À l'Orient, ce changement parut extraordinaire : cet homme d'une dureté impériale, devenu soudain bienveillant et généreux, semblait annoncer une ère nouvelle, un signe que l'humanité entrait dans une étape plus heureuse après tant d'épreuves et de douleurs.

Même les plus pessimistes parmi les Orientaux ne doutèrent pas que le monde avançait vers le bien et qu'il atteindrait enfin une paix juste, fondée sur l'équité entre forts et faibles, sur la reconnaissance réciproque des droits et sur la coopération pour élever le niveau de la civilisation humaine dans un climat de santé, de sécurité et de paix.

La France, humiliée et meurtrie, n'était pas moins empressée que la Grande-Bretagne à se rapprocher des peuples qu'elle dominait ; elle n'était pas moins généreuse en promesses, ni moins éloquente en espérances. Le général Catroux déclara aux Syriens et aux Libanais que le mandat était terminé. Aux Tunisiens et aux Marocains, on répétait chaque jour que leur indépendance viendrait après la guerre. Des chartes internationales furent publiées, emplissant les cœurs humains de la certitude que la justice remplacerait l'oppression, que les peuples choisiraient librement leur destin, et que la liberté — la vraie liberté — serait la base du monde nouveau.

Mais à peine la guerre achevée, la vérité apparut dans toute sa cruauté. Les faibles découvrirent qu'ils avaient vécu d'illusions et de rêves. Ceux qui leur avaient fait des promesses ne cherchaient

qu'à les tromper. Le vieux Churchill reparut — sévère, orgueilleux, inflexible comme auparavant. Un jour, à la Chambre des communes, il déclara que la liberté et l'indépendance des petites nations, ainsi que leur droit à disposer d'elles-mêmes, figuraient parmi les *plus hauts idéaux* de l'humanité — des idéaux que l'on pouvait certes souhaiter atteindre, mais rarement réaliser, sinon après une très longue attente et une grande patience.

Quant à la France, elle n'avait guère tiré de leçon de son malheur. Elle oublia vite les douleurs de l'occupation et l'humiliation qu'elle avait subie. Elle oublia jusqu'aux promesses charmantes et aux rêves magnifiques qu'elle avait faits à l'Afrique du Nord et au Levant. Ces deux derniers pays, après de longues luttes, obtinrent enfin leur indépendance ; mais l'Afrique du Nord resta telle qu'elle était avant la guerre : un précieux atout militaire pour l'armée française, et un champ fertile pour une classe de colons installés là pour exploiter la terre et avilir ses habitants, convaincus que c'était leur droit légitime.

Ainsi, les rapports entre l'Orient arabe et l'Occident européen, après la guerre, redevinrent ce qu'ils avaient été : les dominés réclamant leurs droits, les dominateurs les détournant ; manœuvres et intrigues, paroles abondantes où la vérité se perdait et où le mensonge régnait.

Regardez aujourd'hui les pays arabes : spectacle étrange et douloureux. L'Égypte demeure telle qu'avant la guerre. À la fin des hostilités, rien ne changea pour elle : elle tourne encore dans ce cercle vicieux qu'on appelle les « négociations » — cercle où tournent avec elle les Anglais : les négociations commencent pour finir, finissent pour recommencer, avancent pour s'arrêter, s'arrêtent pour avancer encore. Le monde regarde — et se tait.

L'Afrique du Nord, elle aussi, reste ce qu'elle était. La France avance pour reculer, recule pour revenir. Elle ne donne aucun répit et n'en trouve point elle-même. Elle parle sans cesse et tient rarement parole. Elle promet beaucoup, accomplit peu. Ses représentants en Afrique du Nord jouent un jeu funeste qui détruit les âmes, répand le sang et remplit la terre de mensonge, d'intrigue et d'hypocrisie. Et l'« humanité civilisée » contemple tout cela sans rougir, sans dire mot, sans agir.

Le Bey de Tunis est sommé de choisir entre la soumission et la déposition. Le Sultan du Maroc subit le même sort. On corrompt de hauts fonctionnaires pour qu'ils réclament, au nom d'une puissance étrangère et chrétienne, la destitution de leur propre souverain musulman — sous prétexte qu'il aurait trahi l'islam. Ainsi l'argent souille les âmes faibles, au point qu'elles demandent à des non-musulmans de « protéger » l'islam contre des musulmans. Et la conscience du monde assiste à cela sans frémir.

Ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est que l'Organisation des Nations Unies se réunit de temps à autre : des orateurs — britanniques, français et autres — y parlent de justice, de liberté des peuples, d'égalité entre les nations.

L'origine de toute cette confusion réside dans cette *complexité* même : ce trouble psychologique et moral qui obscurcit le jugement des nations colonisatrices, fausse leur perception du possible et du juste, et les condamne à vivre dans un monde révolu.

Chaque revendication d'indépendance venue d'Égypte, la Grande-Bretagne la considère comme une atteinte à son autorité mondiale — autorité qui s'effrite depuis des années et disparaîtra bientôt. Chaque revendication venue de Tunisie ou du Maroc, la France l'interprète comme un affront à sa puissance, une offense à sa fierté — bien que cette fierté ait été mise à l'épreuve lorsque la France fut elle-même envahie et occupée. Aujourd'hui, alors qu'elle s'efforce de retrouver quelque vigueur, la

moindre sagesse voudrait qu'elle ménage son sang et son or, au lieu de les gaspiller à maintenir, outre-mer, une domination condamnée à disparaître. L'âge des conquêtes et du colonialisme est depuis longtemps révolu.

Les Anglais et les Français présentent, tous deux, un paradoxe singulier. Parlez à leurs sages : ils s'accordent avec vous, convaincus comme vous que le colonialisme est une politique caduque, indigne de ce siècle. Les Français étonnent plus encore : j'ai connu beaucoup de leurs écrivains, savants et hommes d'État — avant, pendant et après la guerre — et pas un seul n'a défendu la politique coloniale de la France ; tous l'ont condamnée avec la même vigueur que moi.

Depuis quelques mois, nombre d'écrivains français, de toutes tendances, ont publié des articles attaquant la politique de leur pays en Afrique du Nord. Certains ont écrit des livres remarquables ; d'autres ont consacré des numéros entiers de revues prestigieuses à ce sujet ; d'autres encore ont organisé à Paris de grandes réunions publiques pour manifester leur désaccord. Et pourtant, tous ces hommes — malgré leur prestige et leur influence — n'ont rien obtenu : leur gouvernement ne les entend pas, ne les lit pas, ne les compte pour rien.

La France possède pourtant un Parlement, censé représenter fidèlement le peuple ; or, la moitié au moins de ce Parlement condamne la politique nord-africaine de la France, comme il condamne sa politique en Indochine. Mais le gouvernement persiste, sourd et immuable.

Plus surprenant encore : Robert Schuman, ancien ministre des Affaires étrangères, a récemment déclaré que les représentants de la France en Afrique du Nord avaient agi contre les instructions de leurs ministres.

Étrange pays que celui dont le peuple rejette la politique de son gouvernement, dont le Parlement la rejette aussi — et qui pourtant continue à la suivre, comme si de rien n'était !

Tout cela vient, encore une fois, de cette *complexité* : ce nœud moral et psychologique qui étouffe l'esprit de certains Français depuis leur défaite. Ils s'imaginent que reconnaître aux Tunisiens et aux Marocains leur humanité, leurs droits à la liberté, à la souveraineté, à la sécurité de leurs biens et de leurs vies, reviendrait à retrouver la faiblesse d'autrefois.

Rien ne m'étonne davantage que ce spectacle occidental que nous voyons aujourd'hui : des Anglais et des Français qui retournent à leur christianisme, qui prêchent la foi au monde entier, et qui pourtant bafouent le plus clair des commandements de l'Évangile : aimer pour autrui ce que l'on aime pour soi-même. Ils réservent pour eux la force, la violence, la domination — puis entrent sans honte dans leurs églises le dimanche matin.

Ainsi en est-il des relations entre l'Orient arabe et l'Occident européen : fondées sur cette hideuse *complexité*, source de corruption morale, qui ruine la civilisation, gaspille richesses, puissances, efforts et temps — tout cela qui pourrait servir à faire progresser l'humanité, à permettre aux hommes de vivre en frères œuvrant pour la justice et la miséricorde, non pour le péché et l'agression.

Et qui sait ? Peut-être Dieu fera-t-Il grâce à ceux qui ont été opprimés sur la terre : Il en fera des chefs et des héritiers, Il les affermira sur la terre, et Il fera voir à Pharaon, à Haman et à leurs armées ce qu'ils redoutaient.

Ṭāhā Ḥusayn
al-Ahrām, 6 juin 1953